

« DEFENSE ET ILLUSTRATION DE L'HISTOIRE ».

BREVES REFLEXIONS D'UN JEUNE HISTORIEN.

De toutes les sciences de l'homme, l'histoire, sans conteste, est la plus vieille, et celle qui forgea la première ses méthodes. Elle conquiert sa rigueur et sa précision du même pas que les sciences de la nature : l'Europe du XVIII^e siècle la vit peu à peu ajuster son champ d'observation et se dégager à la fois du récit politique et des considérations morales ; à la fin du XIX^e siècle, elle crut pouvoir même, comme les autres disciplines scientifiques, atteindre à la vérité absolue. Si bien qu'elle est parvenue, beaucoup plus tôt que toutes les autres sciences que nous appelons aujourd'hui humaines, à une analyse rationnelle des actes de l'homme en société. Mais du fait de cette précocité, l'histoire paraît aujourd'hui, à qui n'y regarde pas d'assez près, comme prise d'une certaine sclérose. C'est un ancêtre, on lui voit des rides ; il semble qu'elle soit démodée et largement dépassée par des disciplines plus alertes, moins guindées, fières de leurs méthodes toutes fraîches et de leurs objectifs stimulants : la psychologie, la sociologie, la démographie... L'histoire serait-elle une science morte ? Morte ? Certes pas, si nous revenons aujourd'hui sur elle, c'est qu'elle intéresse encore les intellectuels et les attaques régulières dont elle est l'objet sont la meilleure preuve de sa vitalité. En effet, de toutes les disciplines qui composent notre enseignement, l'histoire est certes l'une des plus décriées. Lorsque ces attaques se brisaient sur les remparts d'un enseignement conformiste, il n'y avait pas grand-chose à redouter, mais à un moment où la réforme de l'enseignement est sur toutes les lèvres, il importe de veiller à ce qu'une place honorable lui soit conservée dans le futur. D'ailleurs, que reproche-t-on à l'histoire ?

Au niveau de l'enseignement, les critiques sont nombreuses. D'abord, l'histoire n'est pas assez tournée vers le présent ; ainsi on peut lire dans le « Manifeste pour l'éducation nationale » paru dans les Cahiers Pédagogiques d'avril 1963 : « Dans nos classes, on parle trop souvent du passé et pas assez du présent et de l'avenir. L'école bien sûr est faite pour transmettre aux générations montantes l'héritage des générations disparues. Mais au moins qu'on fasse la part entre le passé et le présent, que l'on montre les ressemblances autant que les différences. »

Ensuite, autre critique, l'histoire n'est trop souvent qu'érudition où l'essentiel est mal dégagé de l'accessoire, les grandes dates noyées dans les chronologies interminables. Au diable, comme dit Goethe, « une histoire qui ne fait qu'instruire sans augmenter l'activité de l'esprit ». Au diable, en effet, l'histoire des règnes et des batailles, des courtisanes et des généraux. Votre histoire, c'est celle des princes, ce n'est pas celle des hommes.

Enfin, suprême critique, l'histoire est une discipline beaucoup trop complexe pour l'esprit des élèves. Il ne viendrait à l'idée d'aucun responsable ministériel de mettre la philosophie au programme des classes de 6^{me} : l'histoire est au même rang, son enseignement est une aberration ; le cours d'histoire ne peut être, à l'exclusion des grandes classes, qu'un récit plus ou moins imagé d'intérêt très limité ; dans le meilleur des cas, un exercice pour la mémoire ; dans le pire, un jeu de l'esprit inintelligible aux enfants.

Ainsi l'histoire est-elle vraiment utile ? Comme le faisait remarquer Marc Bloch, « les révolutions successives des techniques ont démesurément élargi l'intervalle psychologique entre les générations ». L'homme de l'âge atomique se sent très loin de ses ancêtres, il en conclut volontiers qu'il a cessé d'être déterminé par eux : pour mettre en marche une dynamo est-il nécessaire de connaître les idées de Volta sur le galvanisme ? Pour comprendre les grands problèmes humains de l'heure est-il bien nécessaire d'en savoir les antécédents ? En définitive, selon ses détracteurs, l'enseignement de l'histoire n'est plus de saison.

A un degré supérieur, ce n'est plus l'enseignement de l'histoire, mais l'histoire elle-même qui est mise en cause : « activité sans profit comme sans solidité », « précieux superflu de la connaissance et article de luxe », « produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré ». L'histoire, comme le constate Paul Valéry, n'est en somme qu'une opinion, qu'une discipline qui ne parvient pas à se créer une méthode scientifique propre ; le moment reste attendu où des définitions et des conventions nettes mettront un terme à cet état de considération passive et d'observation désordonnée. L'histoire ne peut revendiquer tout au plus que le rang d'un art, respectable certes, mais n'ayant rien à voir avec une démarche rigoureuse de l'esprit. Création poétique, l'histoire a droit à notre intérêt esthétique, mais pas à notre attachement intellectuel.

Le plus grave est que toutes ces critiques ne sont pas gratuites, elles cherchent à se concrétiser, à prendre forme et à ne plus faire de l'historien ou plutôt du professeur d'histoire, qu'un maître accessoire dont beaucoup pourront se passer.

Aussi est-il nécessaire de regarder un peu en nous, de nous poser un cas de conscience et d'analyser notre discipline. Peut-être que les critiques dont nous sommes l'objet ne sont pas toutes injustifiées. Le moment est sans doute venu de repenser notre enseignement, si nous voulons lui conserver une place satisfaisante dans l'éducation de demain.

Il est des moments où le doute s'installe au cœur des meilleurs ; je me souviens d'un soir où l'un de mes collègues me confia, sans doute un peu fatigué : « J'en ai assez de faire de l'histoire, d'enseigner les batailles et les aventures amoureuses des rois ; j'aimerais être jardinier ; au moins j'enseignerais les fleurs et les petits oiseaux ». En dehors des prolongements humains de cette phrase, le problème de notre discipline est bien là ; il est des secteurs de l'histoire qui ne présentent d'intérêt ni pour l'élève ni pour le professeur. Il faut faire notre profit des critiques qui nous sont adressées ; un certain type d'histoire doit avouer sa faillite, c'est l'histoire purement événementielle qui n'est trop souvent qu'érudition. Déjà Voltaire, au XVIII^e siècle, écrivait : « Après avoir lu trois ou quatre mille descriptions de batailles et la teneur de quelques centaines de traités, j'ai trouvé que je n'étais guère plus instruit au fond. Je n'apprenais là que des événements... C'est beaucoup pour ma curiosité ; c'est pour mon instruction très peu de choses », et il continuait parlant d'une histoire plus large embrassant de multiples domaines : « On saurait ainsi l'histoire des hommes, au lieu de savoir une faible partie de l'histoire des rois et des cours. » L'histoire événementielle prête d'autant plus à la critique qu'elle est trop souvent le refuge de l'érudition, de ce mécanisme intellectuel qui consiste, par exemple, à dater, à affiner la précision chronologique, à réduire les marges d'incertitude et, avec une sagacité presque policière, à entourer chaque événement de toutes ses circonstances, de ses causes et de ses prolongements. A d'ailleurs vouloir si bien emprisonner la réalité, à en rechercher tous les aspects jusqu'au moindre détail, on finit par en oublier l'essentiel. Paul Reboux a bien eu raison dans ses pastiches de tourner en ridicule ce historiens qui pour raconter la fuite de Louis XVI, se croyaient obligés de préciser le nom des chevaux qui tiraient la berline royale. A un degré supérieur, Marc Bloch a bien montré que « l'objet de l'histoire est par nature l'homme. Derrière les traits sensibles du paysage, les outils ou les machines, derrière les écrits en apparence les plus glacés et les institutions en apparence les plus complètement détachées de ceux qui les ont établies, ce sont les hommes que l'histoire veut saisir. Qui n'y parvient pas ne sera jamais, au mieux, qu'un manœuvre de l'érudition ». « Un manœuvre de l'érudition », ne nous y trompons pas, l'appellation est bien péjorative. Certes, l'érudition peut offrir un intérêt, mais tout au plus comme un moyen, jamais comme une fin en soi. Or, c'est une fin qu'il faut proposer aux élèves, et l'histoire événementielle ne peut en être une. Les dates et les événements sont nécessaires, mais seulement comme cadre à une étude plus riche.

Dans un autre registre, lorsque l'historien est attaqué parce que son enseignement est trop tourné vers le passé, il faut reconnaître qu'il y a là une critique à laquelle il est difficile de répondre. Par essence, l'histoire est l'étude du passé, mais il ne faut pas que cette étude devienne exclusive ; il faut ouvrir notre enseignement, l'aérer, lui donner des perspectives plus larges ; en un mot, le vivifier ; l'histoire est la science des hommes dans le temps ; elle n'est pas la science des

hommes d'un autre temps. Ainsi, il faut d'abord insister sur l'actualité de l'histoire, le présent ne se comprend jamais vraiment sans références au passé ; les origines des situations actuelles renvoient automatiquement aux situations antérieures. « Celui qui voudra s'en tenir au présent, à l'actuel, ne comprendra pas l'actuel » écrivait Michelet. La qualité maîtresse de l'historien doit être la faculté d'appréhension du vivant. Au risque de paraître hérétique, il ne faut pas hésiter à affirmer que l'histoire n'a d'intérêt qu'en fonction de ce qu'elle apporte aux générations présentes, aux hommes de 1967. Si l'histoire mérite notre attention, c'est parce qu'elle nous permet une meilleure connaissance du présent, parce qu'elle oriente notre action. Comme l'écrit Nietzsche : « Nous avons besoin de l'histoire pour vivre et pour agir. » Dès lors, l'histoire ne sera plus le domaine de ceux qui entrent dans l'avenir à reculons, mais au contraire de ceux qui, riches de leur expérience, se présentent de face, un peu comme le premier de cordée avance sur la paroi, fort de la corde qui le relie aux grimpeurs derrière lui. Le vieillard qui n'a plus que des souvenirs est étranger à l'histoire.

Ainsi comprise, nous voulons bien entrer en lice pour défendre notre discipline ; hors de cela, nous refusons un combat dans lequel nous ne mettrions pas toute notre énergie ni tout notre cœur. Ce que nous voulons, c'est une histoire qui soit vraiment une science humaine — deux mots qui sonnent si merveilleusement lorsqu'on les accole — une science toujours plus riche qui intégrerait des perspectives sociales, économiques, sociologiques et politiques ; une histoire du citoyen, de l'humaniste, du philosophe. Quelle discipline aurait autant de prétention ?

L'histoire, loin d'être un luxe superflu, est essentielle à l'homme ; elle n'est pas pour lui quelque chose d'extérieur mais, comme le dit Raymond Aron, « l'essence de son être ». La vie de l'homme s'inscrit dans un certain devenir ; or, il faut donner un sens à cette vie, un sens qui, sans exclure les autres, sera d'abord historique. Ainsi l'histoire, loin d'être l'enregistrement figé du passé, prend un sens dynamique, vivant ; en elle s'inscrit la vie des hommes et leurs progrès. Le passé ne pèse pas sur le présent comme une sorte de fatalité. Au contraire, le passé tutélaire préserve de mieux en mieux les générations présentes des dangereux errements ; le passé influe sur le présent instable pour le régler. C'est par l'histoire que l'homme peut exercer son désir perpétuel de dépassement inhérent à sa nature et qui explique l'apparition graduelle de valeurs humaines de plus en plus hautes. L'histoire joue donc spontanément un rôle humanisant. Alain pense que le propre de l'histoire est d'établir les grandes séries orientées qui ont fait de l'homme, à partir de son animalité primitive, un être civilisé. Excluant l'accessoire, l'histoire n'embrasse que les grandes inventions et découvertes, les progrès successifs qui dans tous les domaines apparaissent comme une manifestation de la perfectibilité humaine.

Ainsi, école de tolérance, l'histoire est disponibilité, ouverture à autrui ; elle a un rôle de premier plan à tenir dans la formation des

hommes qui par elle apprendront à mieux se connaître. L'histoire nous incite à comprendre avant de juger, à expliquer avant de condamner. Si les esprits étaient plus conscients du caractère relatif de tous les faits historiques, ils seraient moins aptes à accepter les prétendues leçons de l'histoire ; ils seraient mieux armés en face de certaines propagandes ; ils ne décrèteraient pas dans l'absolu quelle ou quelle doctrine politique est la bonne.

Formatrice du citoyen, l'histoire doit en fin de compte nous aider à mieux vivre ; c'est dans cette perspective qu'elle trouve ses fondements et sa raison d'être. Toute discipline, tout enseignement, qui ne débouchent pas sur un certain art de vivre sont illusoires, inutiles même. Marc Bloch, déjà, écrivait : « Il n'est point niable qu'une science nous paraîtra toujours avoir quelque chose d'incomplet si elle ne doit pas tôt ou tard nous aider à mieux vivre ». C'est parce que nous sommes persuadé que l'histoire répond à cette nécessité qu'aujourd'hui nous sentons notre action légitime.

Conquête progressive, tendue vers ce mieux-être dont tout homme rêve et qui est le bonheur, l'histoire mérite bien toute notre attention. Il est des idées qui ne demandent pas que l'on meure pour elles, mais que l'on vive pour elles.

Jean A. GILI,
(Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université
de Nice.)